

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 2 (1908-1909)  
**Heft:** 18  
  
**Rubrik:** Nécrologie

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

M. Richard Strauss. Il s'agit d'un opéra-comique dont le poète d'*Electre*, M. Hugo von Hoffmansthal, a écrit le texte. M. R. Strauss, retiré dans ses montagnes de Bavière, affirme qu'il est en veine de composition et que son ouvrage avance rapidement.

② **L'ère des déficits.** La situation des grandes scènes lyriques devient de jour en jour plus fâcheuse en Italie, et l'année présente semble désastreuse pour elles d'après les derniers renseignements. Les journaux nous apprennent que le déficit atteindra 250,000 fr. à la Scala de Milan, 150,000 francs au Costanzi de Rome, 120,000 francs au San-Carlo de Naples et autant au Grand-Théâtre de Palerme. Et le sort n'est pas plus favorable à la Fenice de Venise, au Regio de Turin, au Regio de Parme, au Carlo-Felice de Gênes, etc., qui n'ont pas davantage à se louer des dernières saisons.

③ **Un nouveau clavier.** Un facteur de pianos australien, M. Clutsam, vient d'imaginer un nouveau modèle de clavier qui au lieu d'être rectiligne, suit une courbe modélée sur celle que développe le mouvement naturel des bras qui s'étendent. Ce clavier arqué a pour avantage de laisser aux mains de l'exécutant la même position naturelle et normale, dans toute son étendue. Notre compatriote, M. Rod. Ganz, s'est employé à en faire récemment, à Berlin, la démonstration pratique.

④ **Haydn et la franc-maçonnerie.** A propos du récent centenaire de la mort de Joseph Haydn, le *Guide musical* rappelle que Haydn, comme Mozart, était affilié à la franc-maçonnerie. A la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle, la franc-maçonnerie était en grande faveur à Vienne. Les personnalités les plus éminentes de l'Autriche, les hommes politiques, les savants, les artistes, les gens de la noblesse et même des gens d'église, se plaisaient à en faire partie. On sait que Mozart était affilié à la loge : *L'Espérance couronnée*, et se consacra de toute son âme à l'œuvre de la maçonnerie, pour laquelle il écrivit nombre d'œuvres chorales et instrumentales. Il avait même, dans son zèle, songé à fonder une loge purement artistique sous l'appellation de la *Grotte verte*, dont il avait élaboré les statuts. La dernière loge fondée à Vienne, en 1780, sous l'appellation *La Vraie union*, fut la plus célèbre des institutions de ce genre. Elle publiait même un journal qui répandait dans le public ses principes et ses enseignements. De 1780 à 1785, elle comptait plus de deux cents adhérents, parmi lesquels les personnages les plus considérés de l'Etat et de la haute société. L'empereur Joseph avait d'ailleurs agréé officiellement la franc-maçonnerie et, sous la réserve de certaines modifications à leurs statuts, avait placé sous la protection de l'Etat, les loges viennoises, réduites par son ordre au nombre de trois. Mozart, à cette occasion, écrivit deux œuvres qui sont publiées et qu'on trouve mentionnées dans le catalogue de Breitkopf et Härtel.

Quant à Haydn il se fit affilier la même année, c'est-à-dire, en 1785, à la loge *La Vraie union*. Une lettre de lui au comte Antoine Apponyi, du 2 février 1785, atteste l'impatience avec laquelle il attendait sa réception : « Hier seulement j'ai reçu une lettre de mon parrain, M. de Webern, m'avisant qu'on m'avait attendu vendredi dernier (le 28 janvier), pour ma réception, à laquelle j'aspire avec ferveur. Malheureusement l'invitation ne m'est point parvenue à temps par suite d'une négligence de nos husards (les postiers de l'époque). Il a donc fallu remettre mon affiliation jusqu'au vendredi prochain (le 4 février). O si aujourd'hui était déjà le jour fortuné où je serai admis dans le cercle de personnes si dignes ! »

L'affiliation se fit, en effet, le 4 février et l'on a conservé le texte de l'allocution qui fut adressée au frère H.·n par le « frère H.·z.·r. » Elle avait pour sujet l'harmonie et félicitait le récipiendaire du zèle et du succès avec lesquels « il avait obéi aux appels de cette céleste divinité bienfaisante » ainsi que « de la conviction avec laquelle il avait pratiqué particulièrement cette Vertu fondamentale de la vraie maçonnerie. »

⑤ **Le « dernier cri » de l'assurance.** Il nous vient naturellement d'Amérique, où le « Metropolitan Opera House » de New-York, s'était assuré contre la mort de son directeur et vient de toucher de ce fait — M. Conried étant récemment décédé — la jolie somme de 750,000 francs.

## NECROLOGIE

Sont décédés :

— A Cambo-les-Bains, le musicien espagnol **Isaac Albeniz**.

Il était né le 29 mai 1861 à Camprodon et dès son jeune âge, il émerveilla la Cour de Madrid par son précoce talent de pianiste. La protection des souverains espagnols lui permit de parfaire ses études musicales à Paris, chez Marmontel, puis à Bruxelles sous la direction de Gevaert, Dupont et Brassin ; enfin, à Leipzig avec Jadassohn.

Après avoir fait de nombreuses tournées comme virtuose, il se voua à la composition, fit représenter à Londres avec un énorme succès *The Magic Opal* en 1893, et *Pepita Jimenez*, très favorablement accueillie à la Monnaie en 1895.

Depuis quelques années, Albeniz s'était fixé en France, habitant Paris l'été et Nice l'hiver. C'est dans cette dernière période qu'il composa sous le titre de *Iberia* une suite de pièces impressionnistes pour piano, que son élève préféré, son « petit singe » comme il l'appelait familièrement, Clara Sansoni faisait encore triompher il n'y a pas un mois à Londres et à Turin.

Albeniz laisse une trilogie toute prête et gravée sur *Merlin l'Enchanteur*, qui contient paraît-il des pages de la plus haute valeur.

— A Paris, le 2 juin, **Lucien Hillemacher**, le plus jeune des deux frères de ce nom, qui obtinrent tous les deux le grand prix de Rome et qui ne cessèrent de travailler exclusivement en collaboration. M. Arthur Pougin consacre au musicien disparu les lignes suivantes : « Lucien-Joseph-Edouard Hillemacher, né à Paris le 10 juin 1860, fut élève, au Conservatoire, d'Emile Durand et de M. Massenet. Après avoir obtenu un premier accessit d'harmonie en 1877 et le premier prix en 1878, il se présenta dès l'année suivante au concours de l'Institut, se vit décerner aussitôt le second grand-prix de Rome, et remporta le premier en 1880 pour sa cantate intitulée *Fingal*. Son frère, qui avait obtenu la même récompense quatre ans auparavant, en 1876, et qui était de retour du voyage d'Italie, repartit pour Rome afin de l'y accompagner, et là commença entre eux une collaboration à laquelle ils ne cessèrent de rester fidèles. C'est un exemple unique dans l'histoire de l'art musical. C'est de Rome qu'ils écrivirent la partition de *Loreley*, la légende symphonique qui leur valut, au mois de mai 1882, le prix de composition de la ville de Paris, et qui fut exécutée au Châtelet, sous la direction de Charles Lamoureux, le 14 décembre de la même année. Ils ne tardèrent pas beaucoup à aborder le théâtre, surtout à l'étranger. Ils donnèrent d'abord à Bruxelles un opéra en quatre actes, *Saint-Mégrin* (3 mars 1886), puis un opéra-comique en un acte, *Une Aventure d'Arlequin* (22 mars 1888). Après avoir écrit une partition importante pour *la Passion*, poème dramatique de M. Edmond Haraucourt, joué au Châtelet le 27 mars 1893, ils donnèrent à Royan un opéra-comique en un acte, *le Régiment qui passe* (1894), puis firent représenter successivement, à Londres *One for two*, ballet pantomime (1894), à Carlsruhe, *le Drac*, opéra tiré du drame de George Sand (1896), et enfin, à l'Opéra, *Orsola*, drame lyrique en trois actes (16 mai 1902), et à l'Opéra-Comique, *Circé*, poème lyrique en trois actes (17 avril 1907). A ajouter à cela la musique d'*Héro et Léandre*, poème de M. Haraucourt, exécuté au Chat-Noir, en 1893, et *la Légende de Sainte-Geneviève*. En dehors du théâtre, les deux frères ont fait exécuter *la Cinquantaine*, petite suite d'orchestre (Concerts-Lamoureux, 1888) cinq Romances sans paroles de Mendelssohn, instrumentées sous forme de suite d'orchestre, une Fantaisie pour violon et orchestre, et deux Prières pour violoncelle avec orchestre. Enfin, ils ont publié un recueil de quinze mélodies intitulé *Solitudes*, puis, avec quelques mélodies détachées et divers morceaux de chant religieux, deux recueils de piano : *Esquisses musicales*, dix Pièces, et trois Pièces caractéristiques. On sait que toutes les œuvres communes des deux frères parurent non sous les noms de MM. Paul et Lucien Hillemacher, mais sous celui de « P.-L. Hillemacher », signature qu'il avaient adoptée. La dernière manifestation de cette collaboration exceptionnelle et touchante consiste en une intéressante biographie de Gounod, publiée il y a deux ans dans la jolie collection des *Musiciens célèbres*, et dont j'ai eu plaisir alors à dire tout le bien qu'elle méritait. »

— A Paris, **Auguste Durand**, qui fut d'abord un organiste de talent, puis le compositeur de pièces de salon pour le piano et enfin le grand éditeur de musique que l'on sait. Il meurt à l'âge de soixante-dix-neuf ans et laisse un fils à la tête de la maison d'édition dont il établit si solidement la renommée.

— A Londres, après de grandes souffrances, la cantatrice **Rose Ettinger** qui remporta de grands succès dans nos salles de concerts, grâce au timbre cristallin et à l'étendue extraordinaire de sa voix de soprano léger.

— A Bruxelles, le 29 mai, **Emile Agniez**, violoniste et compositeur, professeur de la classe d'orchestre au Conservatoire royal. Il s'était fait remarquer par son habileté sur la viole d'amour. Comme compositeur, on lui doit des mélodies, des chœurs, quelques morceaux pour la viole d'amour, un ballet : *Zanetta* et une pantomime : *Pierrot trahi*. Il était né à Bruxelles le 3 juin 1859.

— A Genève, le 12 juin, **J.-B. Rotschy**, qui dirigea une « Ecole de musique », fut maître de chant au Collège et, pendant une trentaine d'années, organiste de l'Église de St-Gervais. Il a publié, entre autres, un *Recueil de chants pour la famille*. De plus, J.-B. Rotschy avait fondé un commerce de musique et d'instruments très prospère que trois de

ses fils dirigent en s'inspirant constamment de l'exemple de probité, de bienveillance et de parfaite courtoisie que leur laissa leur père. Nous leur exprimons, ainsi qu'à leur famille, nos sentiments de bien sincère condoléance dans le deuil qui les frappe.

— A Naples, **Giuseppe Martucci**, le très distingué compositeur et directeur du « Conservatorio di S. Pietro a Majella » de Naples. Notre correspondant d'Italie, M. le comte Franchi-Verney, nous écrit à ce sujet : « Giuseppe Martucci était né à Capoue le 2 janvier 1856. Il avait été fort exploité par son père, un professeur de trompette, qui avait fait de lui un petit pianiste prodige. Entré à grand'peine au Conservatoire où il était toujours le premier de sa classe, il n'avait pu y achever ses études, ni obtenir de diplôme, son père l'obligeant à rentrer chez lui pour courir le cachet et « tapoter » dans les salons où l'on danse. Malgré tout, le jeune musicien travailla avec acharnement et, à la suite d'un concours, obtint une place de professeur au Conservatoire de Naples et s'y fit une belle position. Il avait atteint sa vingt-deuxième année, lorsqu'il entreprit avec Piatti, et pendant deux saisons consécutives, une grande tournée de concerts à travers la France, l'Angleterre et l'Italie. Excellent pianiste, il remporta de grands succès, mais il n'aimait pas les voyages, et ses fonctions de directeur d'un orchestre privé, à Naples, de pianiste du « Quartetto » et de professeur au Conservatoire le retinrent dans sa patrie. Peu à peu, il s'imposa comme un des chefs d'orchestre les plus autorisés et les plus remarquables de la péninsule et il obtint à l'Exposition de Turin (1884) à la tête de l'« Orchestral napolitana » des succès éclatants. Deux ans plus tard, le « Lycée musical » de Bologne l'appelait à sa tête et lui donnait sur le développement musical de toute la ville un ascendant tel que Bologne ne tarda pas à devenir un centre vers lequel l'Italie tout entière tournait les yeux. C'est d'alors aussi que date la renommée de compositeur de G. Martucci : après avoir donné aux pianistes un véritable répertoire de pièces pleines de vie et d'intérêt tant au point de vue technique qu'au point de vue mélodique, il écrivit deux symphonies pour orchestre, un concerto de piano, des œuvres vocales, de la musique de chambre, etc., etc. Appelé à diriger des concerts symphoniques dans les principales villes d'Italie, Martucci devint bientôt populaire, en dépit de la sévérité de ses programmes par lesquels il s'efforça, pendant une vingtaine d'années, de propager le goût de la bonne musique, là surtout où les camaraderies et les préjugés semblaient s'y opposer le plus. A Milan, à Turin, à Venise, à Naples enfin où il dirigea le Conservatoire dès 1902, il rendit d'immenses services à l'art. Comme pianiste, il était un artiste exquis, joignant à la tradition de Thalberg et de Cesi une profondeur extrême. Comme homme, il était un peu timide d'abord, mais plein de bonté, de modestie malgré sa grande valeur et d'un esprit conciliant. Il avait le culte de l'amitié. Travailleur infatigable, il ne se plaignait jamais de rien, mais se montrait sévère toutes les fois qu'il était question d'art pur. Méridional de naissance et de tempérament, il n'en avait pas moins le calme et la persévérance des hommes du Nord. Martucci laisse un vide qu'il sera difficile de combler et il sera vivement regretté par tous ceux qui l'ont approché. La Cour, le Parlement, plusieurs municipalités, toutes les institutions artistiques, tous les musiciens d'Italie ont envoyé leurs condoléances à la famille. Plusieurs milliers de personnes ont accompagné la dépouille mortelle au cimetière, tandis que les musiques jouaient, en manière d'apothéose, la « Marche funèbre » du *Crépuscule des dieux* de Wagner que Martucci avait monté le premier au Théâtre San Carlo, en février passé. Il avait dirigé aussi la première représentation de *Tristan* en Italie, en 1888, à Bologne. L'homme et l'artiste seront à jamais regrettés. »

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### Musique.

**Johannes Brahms**, *Mélodies choisies*, pour une voix avec accompagnement de piano.  
— Leipzig, J. Rieter-Biedermann, — admis dans l'« Edition Peters ».

L'éditeur J. Rieter-Biedermann a eu l'excellente idée de faire passer dans l'« Edition Peters » une série de six mélodies de J. Brahms dont il est propriétaire et qui, parues avec un texte français de M. Maurice Kufferath, sont parmi les plus connues et les plus chantées. Ce sont : *Quel charme, ô reine*; *Ainsi, ma détresse*; *Clos ta paupière*; *D'amours éternelles*; *Nuit de mai*; *L'homme au sable*. Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition de ce volume, d'autant plus que — cela va de soi — on pourra se procurer, comme par le passé, chaque mélodie séparément, avec texte anglais et allemand chez Rieter-Biedermann, avec texte français chez Schott frères, à Bruxelles.